**L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.**

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 6 décembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

| | Fahrenheit. | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 64 | 16 |
| Midi..... | 72 | 20 |
| 3 P. M..... | 72 | 20 |
| 6 P. M..... | 60 | 14 |

# L'Idéal Américain.

Tel est le titre d'une conférence qui vient d'être faite à Paris, par M. E. Boutroux, de l'Institut sous les aupices du Comité France-Amérique.

Parlant du pays des dollars, car c'est ainsi que l'Amérique est familièrement connue en Europe, M. Boutroux a tenu à faire ressortir que la soif de l'argent qui parait générale dans ce pays a un but plus noble que l'on pourrait croire.

Le dollar est surtout un moyen, une force et non simplement un but.

En effet nul pays autant que l'Amérique ne peut se vanter de posséder des gens riches ayant consacré autant d'argent à des fondations charitable ou à des institutions scientifiques. Presque toutes les Villes de l'Union ont des bibliothèques, des hopitaux et autres établissements fondés avec les millions des rois de l'Industrie ou du Commerce.

L'idéal des Américains est de chercher la création d'une grande Amérique à l'aide des nombreuses races qui composent la majorité de la population. Et cela tout en respectant les croyances et les mœurs des immigrés. L'orateur en parlant de l'énergie et de l'activité du jeune peuple a insisté également sur la foi, l'optimisme qui caractérisent la généralité des Américains. La femme Américaine a eu sa part d'éloges. Les jeunes femmes étudiant sans un but spécial, rien que pour orner leur esprit commandant certainement l'admiration.

La culture de l'intelligence est l'objet principal qui pousse les Américains à visiter la vieille Europe, a lui demander des savants, des artistes. Ils sont maintenant des élèves studieux, désireux d'apprendre, en attendant de devenir à leur tour des maitres accomplis. Et dans cet échange d'idées le conférencier a été heureux de voir la part réservée à la France.

# Napoléon au Théâtre.

## A propos de l'"Aigle" que vient de représenter la Gaité.

Le théâtre de la Gaité vient de donner "L'Aigle", épopée lyrique de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Jean Nouguès. Cette œuvre avait vu pour la première fois les feux de la rampe à Rouen en février dernier. Ici comme là elle a obtenu un gros succès. Il n'entre pas dans les limites de l'article que j'écris de faire de la critique musicale et de dire pourquoi et comment l'œuvre en question a réussi. Je veux simplement constater qu'à la fin de chaque acte le rideau s'est relevé à plusieurs reprises. M. Jean Nouguès, le musicien, a-t-il fait de Napoléon un héros d'opéra ? Certes non ; il a pris soin d'expliquer sur la première page de la partition qu'il a construit entièrement "L'Aigle" sur des airs populaires et qu'il a voulu faire revivre les mélodies françaises qui escortaient le héros sur le chemin de ses victoires.

Napoléon est un des personnages historiques qui ont le plus tenté les dramaturges ; il ne lui restait plus qu'à tenter les compositeurs ; c'est fait. Et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, voilà qu'une autre œuvre musicale verra le jour l'an prochain ; c'est la "Madame Sans-Gêne" que M. Giordano, l'auteur de "Sibéria", a écrite sur la comédie si amusante de Victorien Sardou et de M. Emile Moreau.

—

L'Empereur a eu la rare bonne fortune d'être porté sur la scène au beau milieu de ses succès. Il y eut en 1808 aux jeux Gymniques (l'actuelle Porte-Saint-Martin) une pièce de Haodé, intitulée "Le Passage du Mont Saint-Bernard" ; le rôle de Bonaparte était joué par un nommé Chevalier, dont le seul talent consistait à ressembler à son héros : il en avait la taille, les gestes, presque la voix. L'Empereur eut la curiosité d'aller voir jouer l'auteur en question, dont un critique du temps avait dit : "Il fait encore plus plaisir dans les pantomimes." Napoléon le complimenta néanmoins et l'encouragea par des applaudissements. Mais vint un jour où, la fortune ayant tourné, la politique interdit à Chevalier de représenter Bonaparte : le malheureux devint mime, puis acrobate ; il ne put reprendre son rôle que le 31 août 1830 ; il y eut encore du succès.

La figure de l'Empereur avait été proscrite du théâtre pendant la Restauration ; mais dès qu'arriva la chute de Charles X, le profil du héros reparut fréquemment sur les planches parisiennes. Ce fut le "Napoléon à Schœnbrunn," de Charles Dupeuty et Régnier-Destourbet, qui recommença à populariser Napoléon ; la Porte-Saint-Martin, où se jouait cette pièce, vit accourir tout Paris ; l'Empereur était joué par un acteur nommé Gobert, qui ne se montrait plus sur les boulevards que les mains derrière le dos, la mèche tombant sur le front et le chapeau en bataille. Gobert incarna si bien son personnage que le public ne voulut plus voir en lui que l'Empereur, et lorsque le brave artiste créa la "Marion Delorme" de Victor Hugo, on l'accusa de jouer Napoléon au lieu d'interpréter Didier.

En janvier 1831, l'Odéon représenta le "Napoléon Bonaparte," d'Alexandre Dumas père et Cordelier-Delanoue. Ce fut Fréderick Lemaitre, le Titan du drame, qui joua le rôle de Napoléon ; Dumas, enthousiasmé, lui envoya la brochure de la pièce avec cette dédicace : "Au Talma romantique". Fréderick avait été impressionnant par sa fougue, ses accès de lyrisme. Les autres acteurs étaient Philippe-Simon Lockroy, le père du sénateur actuel, ancien ministre ; il jouait avec intelligence le rôle de l'Espion, un personnage inventé par les auteurs : Hudson Lowe c'était Delaistre, "une monnaie de Fréderick Lemaitre", disait-on ; il mettait tant de vérité dans son jeu que les titis du poulaillier l'attendaient chaque soir pour lui faire un mauvais parti ; il les calmaient en leur donnant rendez-vous le lendemain dans sa boutique de "l'Etoile d'Or", rue Saint-Denis, et là il leur offrait des rubans et des chapeaux pour leur belle : c'était la rançon de sa gloire.

—

En cette année 1831 il y eut des Napoléon partout : Clairville, le vaudevilliste, en interpréta un à Bobino ; la Porte-Saint-Antoine (devenue plus tard le théâtre Beaumarchais) en eut un, qui fut joué en travesti par Nathalie Martel, plus tard mère noble à la Comédie-Française. Virginie Déjazet ne résista pas à la mode du moment : elle parut aux Nouveautés de la place de la Bourse dans "Napoléon à Brienne", avec une crânerie, un charme svelte, élégant, qui contribua à établir sa réputation. "Bonaparte, lieutenant d'artillerie", au Vaudeville ; "Napoléon à Berlin ou la Redingote grise", aux Variétés ; "L'Ecolier de Brienne ou le Petit Caporal", aux Nouveautés ; des pantomimes au Cirque-Olympique, telles étaient les pièces dans lesquelles ressuscitait l'Empereur. Et à côté de l'acteur Gobert, dont j'ai parlé plus haut, il faut citer Cazot, Edmond, et plus tard Taillade, qui s'étaient fait la spécialité de reproduire Bonaparte. Edmond se promenait sur le boulevard en prenant une prise de tabac avec des gestes impériaux ; Cazot pinçait l'oreille d'un de ses fournisseurs en lui disant : "Soldat, je suis content de vous" ; Taillade quittait le soir son rôle de Bonaparte dans "Les Premières pages d'une grande histoire" et continuait à déclamer dans la rue ; ce fut du reste cette pièce qui le lança à Paris.

Mais tous les drames ou comédies ne portèrent pas le titre de "Napoléon." Il y eut "Murat" (1841), "Le Prince Eugène et l'Impératrice" (1843), "L'Empire" (1845), "La Révolution" (1847), "Masséna ou l'Enfant chéri de la victoire" (1851), qui perpétuaient le culte du héros. Plus tard ce fut "Marceau ou les Enfants de la République" (1848,) d'Anicet Bourgeois et Michel Masson, un drame qui fit la fortune du directeur de la Gaité et qui se joue encore aujourd'hui ; le "Napoléon et Joséphine" (1848), en vers, de Dallières ; et je passe "Le Fils de l'Homme. Le Roi de Rome, Le Mémorial de Sainte-Hélène," de Michel Carré père et Jules Barbier, qui eut un certain retentissement à l'Ambigu en 1851.

—

Le théâtre, en somme, n'a jamais oublié Napoléon. C'est même au grand Empereur qu'en 1865 Massenet dut de se faire remarquer. Massenet revenait de Rome et cherchait à donner des leçons de piano pour vivre ; il avait accepté en attendant un poste de timbalier au théâtre de la Porte-Saint-Martin. On jouait "Les Volontaires de 1814," de Victor Hugo. Un beau soir, le figurant qui devait personnifier Napoléon manqua son entrée. Ce fut un gros émoi, d'autant plus que la foule massée sur le théâtre criait : "Vive l'Empereur !" et que l'Empereur s'obstinait à ne pas paraître. Massenet eut alors un trait de présence d'esprit vraiment extraordinaire : il frappa un grand coup de timbales. Et cet effet... musical fut cent fois plus éloquent que l'apparition de l'Empereur : car la silhouette de Napoléon était restée ainsi mystérieuse, comme devinée, elle parla mieux au public que la vue d'un figurant plus ou moins bien affublé de la défroque impériale. Massenet fut félicité par le chef d'orchestre et mandé à la direction ; son coup de timbales lui valut vingt francs de gratification ! Il en eut plus de joie que d'aucun de ses triomphes plus tard.

Nous voici dans l'actualité maintenant, avec le "Marengo" de d'Ennery, joué au Châtelet en 1863 ; avec le "Hoche", le "Kléber" représentés au Château-d'Eau en 1876 et en 1890 ; avec le "Napoléon" de Martin Laya, en 1893. Cette même année 1893 vit éclore "Madame Sans-Gêne", de Sardou et Emile Moreau, un succès qui dura plus de deux ans au Vaudeville ; c'était exquis de voir cette fois non pas le Napoléon heroïque, mais pour ainsi dire en pantoufles ; c'était spirituelle, amusant à feuilleter comme un livre d'images—et on le feuillette encore aujourd'hui avec un plaisir nouveau, à chaque reprise qu'en donne Mme Réjane. Et j'allais oublier "Madame la Maréchale", d'Alponse Lemonnier, qui eut aussi sa vogue.

C'est encore la grande figure de Napoléon qui plane sur la belle, l'admirable pièce de M. Rostand. "L'Aiglon" : c'est encore Napoléon que nous avons vu, il y a deux ans, à l'Odéon, dans "Rivoli", de M. Fauchois.

Il n'y a pas d'exemple d'un être humain qui ait donné naissance à un répertoire plus vaste que Napoléon. Il n'est pas jusqu'à Beethoven, qui n'avait dédié sa "Symphonie héroïque" à la gloire de Bonaparte, mais qui modifia sa dédicace quand il apprit que le héros républicain était devenu empereur. Cela seul prouve combien la figure de Napoléon excerçait déjà son prestige impressionnant et émotif sur le cerveau d'un génie tel que le grand Beethoven.

# La production horticole de la France.

Depuis le temps où Alphonse Karr a appris aux jardiniers de Saint-Raphaël à envoyer vers Paris leurs bouquets de roses ou de violettes, la culture et le commerce des fleurs se sont prodigieusement développés en Provence. Dans les dentelures de la côte toutes les parties abritées et irriguées sont des coupes débordantes de fleurs. Quelques villages ont des préférences presque exclusives : la Ciotat cultive les jacinthes, Bandol les immortelles des couronnes funèbres ; dans les Maures, Bornes-les-Mimosas proclame sa prédilection pour l'arbuste aux thyrses jaunes ; les cerisiers de Solliès-Pont ombragent des prairies de violettes. Plus loin, vers Hyères, Cannes, Nice, toutes les espèces se réunissent dans une bruyante symphonie de parfums. Auprès des serres opulentes, de simples abris de paillassons défendent du soleil plus encore que des gelées de véritables champs d'anémones, d'anthémis, de renoncules, de tubéreuses, d'œillets, de giroflées ou de roses. Elles viennent là avec une telle profusion, elles répondent à tant de demandes qu'elles suffisent à remplir chaque jour un train qui leur est tout entier réservé—le train des fleurs—un train rapide comme les express qui va porter dans les pays du nord les joies de la lumière et des parfums.

Il ne faudrait pas croire cependant que les horticulteurs du Var et des Alpes-Maritimes aient en France un monopole. La production de la région parisienne, qui commence dans Paris même à la Glacière, à Belleville à Grenelle et qui s'étend, en cheminant par les vallées, jusqu'en Seine-et Marne, est presque aussi importante par l'étendue des cultures et par sa valeur commerciale. Elle comprend en effet les riches pépinières de Versailles, des serres magnifiques qui sont les laboratoires des fleuristes les plus renommés, les ateliers en plein air des marchands grainiers. Elle a aussi des cultures paysannes ; dans la vallée de Chevreuse, les cartés de pâquerettes, de pensées ou d'œillets alternent avec les carrés de fraises ou de groseillers. Marcoussis consacre cent arpents à la culture des violettes ; dans le canton de Brie-Comte-Robert, des champs de roses—135 hectares, nous dit M. Ardouin Dumazet—ont pris la place des céréales. Ces fleurs paysannes ne connaissent pas, comme leurs sœurs du Midi, l'ennui des longs voyages ; elles ne prennent que des trains de banlieue ; dans le tramway d'Arpajon, elles voisinent avec les navets blafards et les carottes enluminées ; mais pour venir des coteaux de l'Yères les roses ont leur train spécial. Il leur est bien nécessaire, puisqu'il parait que dans les roseraies rustiques de Seine-et-Marne on cueille chaque année cinq millions et demi de douzaines de roses.

Allons plus loin. Il faut inscrire dans notre compte les fleurs de la vallée de la Loire, les cultures de l'Ouest tiédies par le gulf-stream, les cultures de la côte basque, les violettes de Parme de la vallée de la Garonne en aval de Toulouse, les fleurs et les graines des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse. Ajoutons les pépinières du Loiret, de Loir-et-Cher, de Maine-et-Loire, du Calvados, les forceries du Nord et de l'Aisne, où l'on prépare, le charbon remplaçant le soleil, les arbustes d'ornement. N'oublions pas les plantes médicinales ou aromatiques des forêts et des montagnes : la lavande des collines provençales et ardéchoises, l'arnica du Dauphiné, la gentiane d'Auvergne. Comptons enfin tous les horticulteurs petits et grands, qui approvisionnent les marchés locaux.

Il n'est pas exagéré de supposer que tout cet ensemble vaut sensiblement plus que la production des deux départements du Var et des Alpes-Maritimes. Or pour ceux-ci nous avons une évaluation récente et assez précise. Au congrès horticole de Nice, l'an passé, M. Aussel, un des rapporteurs, a admis le chiffre de 65 millions, qui reste d'ailleurs au-dessous d'autres évaluations. On peut donc proposer le chiffre de 150 millions pour représenter la valeur annuelle de cette production horticole—les fruits et les primeurs étant, bien entendu, mis à part, puisque à eux seuls, ils "font" tout près d'un demi-milliard. Ajoutez les frais de transport, les commissions et les bénéfices des intermédiaires, c'est un commerce de 300 millions.

# Le cinématographe à la caserne.

Le cinématographe entre de plus en plus dans nos mœurs et on commence à prévoir le jour où cette admirable invention prendra une place énorme dans l'instruction publique.

L'état-major allemand vient d'organiser dans les casernes des cours d'instruction militaire pour les sous-officiers, caporaux et soldats au moyen de la cinématographie.

Dans les manœuvres sur le terrain, les officiers seuls pouvaient jusqu'ici se rendre compte du but et des conséquences de chacun des mouvements exécutés : la troupe, se laissant diriger et ne connaissant rien du thème proposé et réalisé, était dans l'impossibilité de comprendre ce qui se passait.

Dans ces séances, on fera dérouler sous les yeux de l'auditoire les phases de la manœvre, et des explications verbales seront données. Ce sera un très curieux et intéressant cours de tactique militaire.

# Bon mot.

—Non, il est impossible de les dresser....

—C'est dommage, comme ils sont rayés, ils porteraient très loin.

# THEATRES.

## TULANE.

Henrietta Crosman débutera dimanche soir dans cette délicieuse comédie "The Real Thing". Mlle Crosman est depuis longtemps une favorite et son retour parmi nous sera fêté. Elle est accompagnée par la même troupe qui a eu tant de succès l'année dernière. La vente des billets commencée jeudi est très active.

## CRESCENT.

L'engagement de l'excellent acteur Thos. E. Shea finira samedi soir. Aujourd'hui en matinée il donnera "The Bells" et pour la clôture de son contrat, une dernière fois "Dr. Jeckyll and Mr. Hyde".

La vente de billets pour le programme de la semaine prochaine a commencé dès jeudi dernier, "The Winning Widow" jouit à l'avance de la faveur du public et parait bien faire honneur à son nom. Nul doute qu'elle trouvera beaucoup d'admirateurs dans notre ville.

## OPERA FRANÇAIS.

Après plusieurs jours d'étude Werther, un des meillrurs opéras de Massenet, sera chanté ce soir. M. Layolle a assisté en personne aux répétitions. Il est convaincu que la représentation sera très appréciée par le public. Le libretto a été inspiré par la nouvelle si populaire, remplie d'amour et de tristesse du grand écrivain allemand Goethe.

Mlle Therry chantera le rôle de Charlotte, et M. Putzani celui de Werther, tandis que Mlle Yern et M. Montano interpréteront respectivement Sophie et Albert. Enfin le rôle du Bailli sera confié à M. Bernard.

Dimanche en matinée, "Thaïs" et le soir "Miss Helyet" œuvre charmante remplie de jolie musique et de situations amusantes.

Mercredi soir, "Mme Butterfly" au bénéfice de l'Hôpital pour Yeux, les Oreilles, le Nez et la Gorge. "La Bohème" sera chanté samedi soir 14 courant en l'honneur de l'état major du croiseur français "Descartes".

## ORPHEUM.

La semaine prochaine l'Orpheum présentera en la personne de Mme Bertha Kalich une des meilleures étoiles de la saison. Mme Kalich est inimitable et sa venue sera certainement un des événements de la saison. Elle paraitra deux fois par semaine dans "A Light from St. Agnes".

La troupe de Gus. Edwards dans "The Fountain of Youth" "Six Spouts" continue à remplir la salle.

## Mystérieuse tragédie.

Catlettsburg, Ky, 6 décembre—Il y a quelques jours trois voyageurs, deux femmes et un homme, descendaient dans un hôtel local, sous les noms de: Mr. Mme Turner, Mme York et James York, de Huntington, Vie.

Le patron de l'hôtel, ne les voyant pas apparaitre durant les deux jours suivant leur arrivée fit forcer la porte de la chambre occupée par M. et Mme York. On trouva le corps de "Miss Turner" étendu sur un lit. Elle paraissait être morte depuis quarante-huit heures. M. York était couché agonisant, auprès du cadavre. Mme York était dans un état lamentable et dans l'impossibilité de fournir le moindre détail sur la tragédie. M. York était trop faible pour parler et paraissait ignorer que la jeune fille était morte.

Une enquête a été ouverte par l'officier d'état civil Swope à Ashland.

La mort de la jeune fille Turner paraît avoir été causée par empoisonnement. La femme York a été arrêtée. On prétend qu'elle s'est dit être la femme de James York, son vrai nom serait Mme Edward Gullet, de Huntington W. Vie, et on dit qu'elle est divorcée.

Les autorités croient que le type a essayé de se suicider.

## REVISION DU TARIF.

Washington, 6 décembre—M. Underwood, une des figures prééminentes de la majorité, a dit que le tarif allait être revisé depuis A jusqu'à Z. Il a annoncé une prochaine réunion du comité de revision. Il a vu le Président Taft mais pas au sujet du tarif.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 57. Commencé le 4 octobre 1912

# DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIÈME PARTIE

## Autour d'un Berceau

*Suite.*

Puis, reconnaissant l'honnête frotteur :

—Bonjour, père Pageant. On est venu tenir compagnie à sa fillette. Elle doit vous en raconter, hein? notre future étoile.

Ce ton enjoué, c'était un de ses devoirs professionnels.

"Le père doit être inquiet, puisqu'il est accouru," pensait-il. "Commençons par dissiper cela."

Le petite malade ne lui fournit guère d'éclaircissements. Elle avait eu une syncope après la répétition. Le jeu des lumières l'avait éblouie. Au retour, Flaviana voulait qu'elle se couchât. Elle ne savait pas que le docteur fût prévenu.

—Votre "petite mère" m'a envoyé un mot pour me prier de passer, dit Delchaume. Cette "petite mère là" a plus de sollicitude effarouchée qu'une vraie maman. Car je ne vois pas.... Tiens! ajouta t-il, en lui prenant le poignet pour consulter le pouls, qu'est-ce que ces menottes glacées ? Avez vous des frissons ?

"Ses mains étaient brûlantes avant qu'il entrât," se dit Pégeant. Allons, ça y est.... la voilà toquée de son séduisant docteur. Et à ce point!.... Bon sang!.... Pourvu que ça ne soit pas du chagin pour elle."

L'idée le traversa, en éclair : "Si ma gredine de femme avait eu raison ?.... Les filles des pauvres gens, ça leur coûte bien cher d'être sages !....."

Mais son cœur de brave homme repoussa la suggestion :

"Ça lui coûtera ce que ça lui coûtera.... Et à moi aussi. J'aime mieux tout que de la voir mal tourner."

Cependant, lorsque Delchaume l'arrêta dans la chambre voisine pour lui dire que "c'était assez sérieux," le pauvre ouvrier eut un tragique sanglot.

—Courage, mon brave. Rien n'est désespéré.

—Sauvez la, monsieur le docteur.

—C'est son âge qui la sauvera. Pensez donc.... La jeunesse même.... Elle n'a pas seize ans.

—Mais sa maladie.... Qu'est-ce que c'est ?

—De la névrose.... de l'anémie.... La tuberculose la guette. Nous n'en sommes pas là. Seulement, il faut veiller. Cette enfant doit se suralimenter, et elle ne mange plus. Elle devrait être gaie, courir au soleil .... Son métier la fatigue trop. Il ne faut plus qu'elle danse....

—Bon Dieu de bon Dieu ! qu'allons-nous devenir?

—C'est affaire à madame Flaviana et à moi, ça, papa Pageant. Ne vous inquiétez pas. Elle a une amie.... je devrais dire.... une providence.... De mon côté....

—Oh ! vous l'avez déjà installée là-bas, à Claire-Source, dans votre maison de campagne.

—Elle y retournera.

—Bien, fit sans élan le pauvre père, qui pétrissait son chapeau dans ses mains. Seulement....

—Seulement.... quoi ?

—Rien.

—Vous avez une idée qui vous tourmente, Pageant.

—Non, m'sieu le docteur.

—Si.

—Oh ! ben, c'est bête.... Je me dis comme ça : madame Flaviana est bien bonne, vous aussi, vous êtes bon.... Et tout de même, je me demande.... Est-ce que je ne devrais pas reprendre Bertile ?

—Dans la fruiterie de la rue du Rocher ?.... Pour que votre femme, qui la déteste, recommence les vilenies dont cette petite ne se remet pas?... Voyons, Pageant !....

—Ah ! m'sieu le docteur, murmura ce pauvre homme simple, avec des larmes plein les yeux.. Y a des choses douces qui font mourir aussi bien que les choses cruelles....

Delchaume le regarda sans comprendre, sans deviner qu'une pensée délicate se dissimulait sous la phrase, dont la seule forme pathétique l'émut.

Il adressa encore à l'humble ouvrier quelques paroles réconfortantes, puis, comme se rappelant tout à coup un détail important, il revint en arrière et rouvrit la porte de Bertile.

—Pardon, mignonne, dit il, j'ai oublié.... Voulez-vous demander à madame Flaviana de me fixer elle-même le moment de ma prochaine visite ? Je souhaiterais qu'elle fût là, pour lui parler de vous, de votre santé. Mais je voudrais qu'elle eût un moment de loisir, qu'elle ne fût pas pressée, car j'ai à l'entretenir d'un autre sujet.... peut être longuement.

Victor Pageant, resté dans l'autre pièce, car il s'apprêtait à sortir en même temps que le médecin, entendit la voix de sa fille :

—Je ferai votre commission, docteur.

—Vous direz bien à madame Flaviana que j'ai à lui communiquer des choses graves, n'est-ce pas, mon enfant ?

La douce voix reprit :

—Je le lui dirai, soyez tranquille, docteur.... Des choses graves.... Oui, je le lui dirai.

Un désir presque irrésistible saisit Pageant, de rentrer dans la chambre, de courir au lit de sa petite, de mettre ses gros bras d'ancien hercule autour de la frêle créature, comme pour la défendre de quelque mal. Il l'embrasserait encore. Oh ! comme il avait envie de l'embrasser, mieux que tout à l'heure, avec une tendresse moins maladroite.

Il n'osa pas.

Le docteur partait. La femme de chambre leur montrait le chemin.

Pageant descendit, prit congé du jeune médecin, qui montait en voiture, et s'en alla, le dos voûté, sous la nuit, sans pensée distincte, le cœur vide, et pourtant si lourd !....

V

EN COUR D'ASSISES

—Tatiane Kachintzeff, levez vous !

L'injonction retentit brève et dure.

Ce fut une surprise dans le public.

Le président, connu pour son extrême courtoisie, adoptait généralement des formules plus enveloppées, un ton plus doux, lorsqu'il s'adressait à des femmes, fût-ce à des accusées.

Mais on s'étonna moins lorsque se dressa, contre le fond sombre des boiseries, entre les uniformes des municipaux, la silhouette singulière dont on eût douté si elle était d'un garçon ou d'une jeune fille.

La voilà donc, cette étrangère sur qui tant de légendes avaient couru.

Les regards qui, de cette salle des assises, bondée pour le sensationnel procès, convergeaient sur elle, purent discerner, sous l'apparence androgyne, toute la flemme tendre d'un cœur féminin, lorsque Tatiane, avant de se soumettre à l'interrogatoire, cherche d'abord les yeux de son fiancé.

Assis deux places plus loin, sur le même banc, Pierre Marowsky la contemplait avec la naïve adoration d'un croyant pour son idole.

Séparés par les longs mois de la prison préventive, ils se trouvaient enfin rapprochés. La béatitude de se voir les soulevait,— c'était évident— au-dessus de tout.

—Votre nom ? demanda le président.

—Tatiane Fédorowna Kachintzeff.

—Votre âge ?

—Vingt-deux ans.

—Où êtes-vous née ?

—A Pétersbourg.

—Votre père y était professeur ?

—Et écrivain.

—C'est vrai. Mieux eût valu pour lui qu'il se contentât de faire ses cours.

—Aucun être libre ne partagera votre avis, monsieur le président.

Un frisson courut. Quelle fierté dans cette réponse ! Et la figure même de l'accusée rayonna. Sa face, un peu kalmouck, mais d'un teint éblouissant, portée sur un cou blanc, frais, assez haut, découvert, autour duquel tombait la masse courte et lourde des cheveux blonds, taillés comme ceux d'une sébille, son front pur sous le toquet de fausse loutre, ses yeux légèrement bridés, d'une clarté surprenante, s'illumina, prit une espèce de sauvage beauté.

Sans s'offusquer de la riposte le président reprit :

—Tout le monde est libre d'avoir des opinions séditieuses. Mais si on veut les publier, les répandre, on le paie cher, la plupart du temps. Votre père, Fédor Kachintzeff fut arrêté, ...